

## Une journée de Clémence

*En panne d'inspiration, le Témoin gaulois a repris un vieux projet de nouvelle destinée au recueil [Fantasques](#), Morvandelles. Bien entendu, il s'agit d'un récit de pure fiction, et toute ressemblance avec des personnes ayant existé serait fortuite.*

« *Comme à sa toile l'araignée*

*Prend les mouches et les frelons... »*

(Charles Cros, *Le Coffret de santal, Triolets fantaisistes*, 1873)

Est-ce le soleil qui perceait à travers les jointures des volets ou le claquement des sabots de mes deux filles qui trottaient déjà dans la cuisine ? Toujours est-il que je me suis éveillée un peu plus tôt que d'habitude, il n'était pas encore six heures. J'ai fait ma prière en organisant mentalement ma journée, que le Bon Dieu me pardonne, mais elle est chargée, et ce réveil matinal tombe bien !

Comme chaque jour, j'ai fait ensuite ma toilette, lavant avec soin ma figure et mes mains à l'eau froide, puis j'ai pris mon dentier dans le verre d'eau où il passe la nuit et me suis habillée et coiffée. J'ai descendu l'escalier plus lentement qu'autrefois, on me dit de l'équiper d'une rampe, mais cela coûterait cher, et je ne peux m'y résigner. Louise et Martine, qui trempaient des restes de pain d'avant-hier dans leur café, se sont levées pour me saluer et me servir mon petit-déjeuner. Pour moi, je m'accorde des tartines du pain le moins rassis, pour épargner les dents qui me restent, et de crème, et une goutte de lait dans mon café : ce sont les privilèges de l'âge. Nous achetons une miche six fois par semaine et, comme tout le monde, ne la mangeons jamais fraîche par économie. En mangeant, j'ai distribué les tâches pour la journée. Comme chaque matin, nous sommes d'abord allées toutes trois traire les vaches : il y en a quatre dans mon écurie,

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

mais une seule me donne en ce moment quelques litres de lait, j'en garde un et vends les autres à des voisines. La Brunette nourrit son veau, et les deux autres demanderont bientôt les bœufs. Ce sont mes filles qui s'occupent des bêtes, l'une les cure pendant que l'autre traite et rapporte le lait à la cuisine, à tour de rôles, mais ma présence est indispensable pour leur éviter le péché de gourmandise. Étant gamines, je les ai surprises un jour en train de boire une partie du lait fraîchement tiré, et j'ai dû les corriger. Aujourd'hui, je ne pense pas qu'elles recommenceraient, mais il ne faut pas tenter le Diable, alors je suis les opérations, note la quantité recueillie et vérifie que la vache est bien traitée. Pendant qu'elles travaillent, je ne me lasse pas, en cette saison, d'observer les hirondelles, toujours les mêmes, qui reviennent chaque année des pays chauds où, dit-on, elles passent l'hiver, pour remettre les nids en état, puis pondre, couvrir et nourrir leurs petits. Comment ces gracieux oiseaux peuvent-ils accomplir des voyages annuels jusqu'à nos colonies d'Afrique, en passant par l'Égypte et la Terre Sainte ? Mais tout est possible, avec la grâce de Dieu.

En retraversant la grande cour, nous sommes passées devant les cabinets et j'ai dit à Louise: « L'hiver est passé, il faut vider le seau sur le tas de fumier chaque matin ! ». Heureusement, j'ai eu la bonne idée de déplacer cette petite guérite de bois noir et le fumier au fond de la cour, à la limite du jardin, loin de la partie habitée. Au Morvan, seules les maisons bourgeoises ont des cabinets, et le tas de fumier est placé tout près de la porte de la maison. Puis nous sommes rentrées faire le ménage. Je tiens à ce que le carrelage de la cuisine et de la grand salle soit lavé chaque jour à grande eau, et que celui des autres pièces le soit chaque semaine. Mes filles s'en chargent, mais je me réserve ma chambre,

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

où personne d'autre n'a le droit d'entrer. Puis nous nous sommes changées pour aller toutes trois entendre la messe basse de huit heures. Comme nous sortions de l'église, Monsieur le Curé est venu comme chaque jour nous saluer et lancer une plaisanterie, car il est d'un naturel moqueur. C'est, à près de soixante-dix ans, un grand gaillard vigoureux et alerte, le plus grand et (du moins à mes yeux) le plus bel homme de la paroisse. Cette fois, c'est Louise qui a écopé :

– « Quelle belle robe jaune, ma fille, tu vas faire des ravages parmi mes paroissiens !

– Mais, Monsieur le Curé, je porte la même pour aller à la messe et chaque dimanche et jour de fête depuis dix ans ! » a-t-elle ri.

Parbleu, je n'ai quand même pas les moyens de leur payer chaque année de nouveaux affûtiaux ! Je suis intervenue à mon tour :

« Si vous êtes libre, Monsieur le Curé, nous vous attendons pour déjeuner

– Mais ce n'est pas votre jour de réception, et le vendredi étant jour de pénitence, il ne nous faut pas pécher par gourmandise !

– C'est que vous aimez les harengs saurs, et l'épicier m'a dit hier soir qu'il en avait reçu...

– Bon, c'est le poisson du pauvre, alors nous réglerons leur compte aux gendarmes, ave l'approbation du Seigneur !

– Alors, à tout-à-l'heure ! »

et nous sommes parties en riant acheter du pain frais et nos trois poissons (un seul me suffit).

En rentrant, et, jusqu'à onze heures et demie, nous sommes retournées au jardin : mes filles devaient faire quelques semis dans le potager. Moi, je me suis pendant ce temps occupée de mes fleurs : c'est la saison des roses, des tulipes, du lilas... Elles occupent aussi un jardinet entre la rue et la cour, mais c'est au

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

grand jardin situé entre la cour et le ruisseau que nous nous sommes rendues. Le premier tiers en est consacré aux fleurs, c'est mon domaine, le reste étant réservé au potager qui fournit tous nos légumes, nos fruits (sauf les pommes qu'on ramasse dans le grand champ face au cimetière) et une partie de nos pommes de terre. Étant chargée de fleurir l'église (mes filles y font pendant ce temps le ménage), j'ai à cœur d'avoir les plus belles de la paroisse.

À onze heures et demie, Martine et Louise sont rentrées à la maison pour faire leur lessive. Les enfants sortaient de l'école, et j'ai ouvert juste à temps ma petite boutique aménagée à l'angle de la maison, à droite, pour recevoir les amateurs de bâtons de réglisse, de rouleaux de zan et de bonbons multicolores qui, à l'abri d'immenses boccas, font signe aux gourmands depuis le comptoir. Ils m'achètent aussi, quelquefois, en dépannage, des crayons, des porte-plumes et des plumes sergent-major ou en tête de canard, des ardoises et des cahiers, et ils reviennent à la sortie de seize heures trente. Je n'aime pas les enfants, qui sont sales, bruyants et charpardeurs, mais comme je me montre sévère avec eux, ils me craignent. Bien sûr, ils ne me rapportent pas grand-chose, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières... À midi et demie j'ai fermé et je suis passée directement dans la petite salle à manger qui sépare l'arrière-boutique de la grand salle. C'est la pièce de réception, d'ordinaire je mange et me tiens dans la grand salle, même en été avec mes pensionnaires parisiens. Louise achevait de dresser la table pour mon invité et moi, tandis que Martine poursuivait ses préparatifs dans la cuisine. Les deux filles mangent toujours là, debout, comme nos paysannes, pour répondre plus vite à mes appels. À ce moment, on a frappé à grands coups à la porte de la grand salle et nous avons couru toutes trois pour accueillir Monsieur le Curé.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

Autrefois, je n'aurais pas pu le recevoir ainsi, seule à seul, cela aurait fait jaser les gens, mais j'ai depuis longtemps dépassé l'âge canonique, et personne n'y voit malice, avec raison. À peine étions-nous assis face-à-face à la table ronde, Louise a fait son entrée, précédée du fumet fort et savoureux des harengs saurs. C'est toujours Louise, plus vive et plus adroite, qui sert à table. Martine les avait artistement entourés de pommes de terre tièdes. Sa sœur a d'abord servi Monsieur le curé et lui a versé un premier verre de ce vin d'Irancy qu'il préfère à tout autre, et s'est retirée. Nous avons d'abord parlé des potins de la paroisse Monsieur le curé en est friand mais ne dit rien, sauf quelques commentaires indulgents ou amusés et me laisse rapporter les derniers commérages, quitte à me gronder ensuite et à me reprocher d'avoir une langue de vipère, pour clore le sujet. J'ai sonné Louise, qui a apporté un superbe fromage blanc à la crème, dont le saint homme raffole. En le savourant pieusement, il a parlé des dernières nouvelles : certes, le pire avait été évité en France avec la démission de Léon Blum – ce juif avait fait assez de mal avec son Front populaire, quel culot de demander les pleins pouvoirs financiers ! – et les perspectives étaient bonnes en Espagne, où le général Franco rétablirait l'Église dans ses droits, mais l'Anschluss, comme l'avait dit Sa Sainteté Pie XI, était une mauvaise nouvelle et tout faisait craindre que sa réussite n'engage Hitler, ce dément, dans une guerre de revanche. Je l'écoutais sagement, comme jadis mon père et mon frère : ces questions ne peuvent intéresser que les hommes ! Pour finir, je sonnai une dernière fois et Louise fit son entrée, apportant la crème au chocolat et les petits pains à la peau de lait qui sont la spécialité de Martine. Monsieur le curé s'est récrié, c'était beaucoup trop pour un vendredi, je voulais donc l'induire au péché ? J'ai attendu en silence que Louise referme la porte et s'éoigne, et je lui ai dit en

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

posant ma main sur la sienne :

« Tu ne te souviens donc pas que c'est notre anniversaire ? »

Il m'a regardée, l'air surpris : « Seigneur, il y a si longtemps ! Nous avons cessé de vivre dans le péché depuis trois ans, nous nous sommes repentis, il ne faut plus y penser !

– Je ne me suis jamais repentie, et toi non plus, je crois. Rappelle-toi, j'avais déjà quarante ans passés...

– Mais tu étais toujours la plus belle femme de la paroisse !

– Mais vieille fille ! Depuis longtemps, j'avais refusé toutes les avances de nos paysans, mes parents m'avaient élevée comme une demoiselle : ils m'ont envoyé en pensionnat chez les bonnes sœurs de Nevers, j'avais lu quelques romans, et je savais qu'un jour...

– Je viendrais ?

– Non, je n'y croyais plus. Et puis quand tu es revenu de cette maudite guerre, malgré cette soutane, je me suis reprise à rêver, alors j'ai résisté, mais tu étais persuasif comme le serpent ! Tu disais que si Dieu nous a fait comme nous sommes, ce n'est pas pour nous interdire de satisfaire les désirs qu'il nous a donnés, et que le célibat des prêtres n'est qu'un point de discipline de notre Sainte Église romaine, qui n'a rien à voir avec la foi et le salut ! J'ai bien retenu la leçon ?

– Bon, tout cela est vrai, mais il est malsain et impur de se complaire dans ces souvenirs. Pour pénitence, tu liras ce soir, devant ta glace, ce petit livre que j'allais oublier de t'offrir, car bien sûr je me suis rappelé cet anniversaire. » ; et Monsieur le curé tira de sa poche un précieux petit livre richement relié du format de mon *Imitation de Jésus-Christ*. Il ajouta, en déplaçant le ruban de soie du marque-page : « Tu commenceras par ce texte ». Sans me laisser le temps de le remercier, il poursuivit en allumant sa pipe :

– Ma chère Clémence, j'ai eu bien des occasions de me réjouir de

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

votre grande charité : le mendiant sait qu'il trouvera toujours une assiette de soupe à votre table, comme chez les meilleurs de mes paroissiens. Mais vous êtes allée plus loin qu'eux tous en prenant en charge l'éducation de Louise et Martine, ces deux pauvres orphelines, alors que vous n'aviez que vingt-sept ans, et en les gardant sous votre toit comme vos propres enfants, en échange de quelques menus services dont elles s'acquittent avec joie, car elles ont compris que vous les tenez à l'abri des misères et des pièges de ce monde. Or il se présente, chère Clémence, une occasion de doubler vos mérites aux yeux du Seigneur...

– Grand Dieu, mon père, j'ai appris que leur ivrogne de frère et sa femme sont morts à trois jours d'intervalle, vous n'allez pas me demander de recueillir leur nièce qui n'a que huit ans et ses deux frères, encore plus jeunes, tous trois si mal élevés ? J'ai passé l'âge, je ne supporte plus les enfants, non, je n'en aurais plus la force !

– Je ne vous demande que d'y réfléchir, il est trop tôt pour me répondre. Leurs tantes, que vous avez élevées dans la vertu et l'obéissance, leur donneront le bon exemple et vous déchargeront des soins que réclament les petits, et vous pourrez les nourrir sur votre superflu. Vos parents vous ont laissé une fortune que vous ne cessez d'augmenter par votre sage administration : votre jardin, votre verger et le champ que cultivent vos filles y pourvoiront, sans que vous ayez à égratigner le produit de vos fermages. Enfin, Notre Seigneur vous en saura gré à l'heure de votre mort. »

Sur ces fortes paroles, Monsieur le curé s'est levé, refusant le petit verre de goutte que je lui offrais : nous étions en un jour de pénitence, me rappela-t-il encore, il voulait se recueillir avant l'heure des vêpres (c'était sa façon de dire qu'il allait faire sa sieste). Il me laissa, bien perplexe au sujet de sa demande.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

J'aidai Marie-Louise à débarrasser la table et à ranger la vaisselle que Martine achevait de sécher. Puis toutes trois, nous avons placé le linge dans le grand baquet qu'elles ont chargé sur la brouette, et nous sommes allées le rincer au lavoir que mes parents ont jadis fait installer au fond du jardin, sur le ruisseau qui nous sépare des prairies. Il se compose d'une simple planche inclinée sur la rive, d'un caillebotis pour permettre aux lavandières de ne pas piétiner la terre humide et de poser au sec leurs baquets de linge, enfin de deux garde-genoux, si bien que les deux sœurs peuvent travailler côte à côte. Le linge rincé, il ne reste plus qu'à l'étendre sur les deux rangs de fil de fer tendus derrière le lavoir. Leur bavardage, leurs rires et le bruit de leurs tapous font bientôt une joyeuse musique, tandis que je m'installe dans la petite tonnelle, au milieu de mes fleurs. Je tire de la poche de mon tablier le précieux petit livre de prières que mon directeur de conscience m'a donné à lire en guise de pénitence. Surprise : c'est un recueil de poésies d'un vieil auteur dont je n'ai jamais entendu parler, François Villon ! Je l'ouvre docilement à la page marquée : il s'agit d'un texte en vieux français, mais que j'arrive à déchiffrer sans trop de peine, à quelques mots près. Je me demande d'abord quel rapport il peut y avoir entre moi et cette pauvre fille exploitée par un amant brutal, mais bientôt je comprends et éclate de rire ! Ce n'est que la dernière plaisanterie de ce vieux farceur :

*« Or il est mort, passé trente ans,  
Et je remains vieille et chenuë.  
Quand je pense, lasse ! au bon temps,  
Quelle fus, quelle devenue ;  
Quand me regarde toute nue,  
Et je me voy si très-changée,  
Pauvre, seiche, maigre, menue,  
Je suis presque toute enragée.*

*Qu'est devenu ce front poly,  
Ces chevelx blonds, sourcilz voutlyz,  
Grand entr'œil, le regard joby,  
Dont prenoye les plus subtilz ;  
Ce beau nez droit, grand ne petit ;  
Ces petites jointes oreilles,  
Menton fourchu, cler vis traictis,  
Et ces belles lèvres vermeilles ?*

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

*Ces gentes espauls menues,  
Ces bras longs et ces mains tretisses ;  
Petitz tetins, hanches charnues,  
Eslevées, propres, faictisses  
A tenir amoureuses lysse ;  
Ces larges reins, ce sadinet,  
Assis sur grosses fermes cuysse,  
Dedans son joly jardinet ?*

*Le front ridé, les cheveulx gris,  
Les sourcilz cheuz, les yeulx estaintz,  
Qui faisoient regars et ris,  
Dont maintz marchans furent attainctz ;  
Nez courbé, de beaulté loingtains ;  
Oreilles pendans et moussues ;  
Le vis pally, mort et destainctz ;  
Menton foncé, lèvres peaussues :*

*C'est d'humaine beauté l'ysse ! »*

Il doit bien rire de ce vilain tour, mais comment ne pas lui pardonner : après tout, c'est une pensée très chrétienne que ce vieux rimailleur exprime sous cette forme inattendue ! Est-ce parce que j'ai eu plus de chance avec mon curé que la belle heulmière avec son « *garson rusé* » ? Ce qui est certain, c'est que je remercie chaque jour le Bon Dieu de me l'avoir envoyé !

On dit que la nuit porte conseil, aussi Monsieur le curé, après vêpres, m'a demandé de remettre à demain ma réponse. Mais les dés sont jetés, j'ai déjà pris la résolution d'accueillir et d'élever les trois pauvres enfants. Non seulement, ils ne me coûteront pas grand chose, comme l'a dit Monsieur le curé, mais la pension versée par l'Assistance publique me laissera quelques profits. Dieu soit loué, qui dans son immense bonté a voulu concilier l'exercice de la charité et la prospérité des personnes qui la pratiquent !

Lundi 9 août 2019